

AU NOM DU PÈRE

(Titre français : AUBE À GRENADE)

EXTRAITS DU SCÉNARIO

(...)

SEQ. 2 EXT/INT NUIT CAVES DU SACROMONTE

C'est la fête après le spectacle.

Dans une cave du Sacromonte, une de celles où Manolete dansait pour les touristes quand il était petit garçon, la famille au grand complet est réunie: frères, cousins, amis, tous artistes flamencos professionnels ou amateurs... D'abord c'est une sorte d'euphorie bruyante -mais intime-, où fusent des rires, où des complicités et des gestes tendres devront être captés à la vitesse de l'éclair, la *juerga** en petit comité se concentre et se resserre peu à peu autour de l'art.

Elle devient alors un moment privilégié parce que tout le monde est détendu et qu'on ne chante, ne danse ou ne joue que pour le plaisir. Cette intimité permet le *duende*: c'est dans ce cercle étroit qu'il se passe des choses étonnantes; l'un après l'autre, de manière improvisée, les artistes se livrent, se dépouillent pour donner le meilleur d'eux-mêmes, toutes générations confondues: Manolete lui même se lance au milieu du petit groupe dans une suite de mouvements improvisés *por bulería*, puis un neveu le seconde tandis que les palmas qui accompagnent le chant d'une femme âgée d'une vitalité qui semble inépuisable, ne faiblissent pas un instant et ne sortent jamais de ce rythme endiablé et diablement précis. Soudain un météorite s'est projeté au centre du cercle: c'est le petit Iván, un neveu de 12 ans qui s'est lancé comme un fauve. Il commence immédiatement à taper des *palmas* à double vitesse, puis il continue par un *zapateo* rapidissime et précis, avec une fougue qui ébranle tout autour de lui. Devant ce « volcan » famille et amis sont remués.

*Fête privée, intime. Bien que le mot puisse s'utiliser pour les fêtes de différents types de musique, c'est à l'origine un mot qui désigne spécifiquement les fêtes flamencas à portes fermées, dans une atmosphère clandestine...

SEQ. 3 EXT/ AUBE RUES DE L'ALBAICIN

Grenade, le quartier historique de l'Albaicín.

Deux hommes sortent de ce lieu de juerga, probablement les derniers puisque l'aurore pointe: ce sont Manolete et Jaime Heredia "El Parrón", danseur et chanteur respectivement.'

Manolete entraîne Jaime dans les ruelles qui serpentent à flanc de colline de l'Albaicín. Ils croisent d'autres noceurs qui chantent quelque ultime *letra*. dans un état d'ébriété certain. Ils montent les ruelles étroites, de cette démarche chaloupée et élégante si caractéristique des gitans flamencos. Les successives couches de chaux dont sont enduits les maisons, les murs, les murets, feraient presque croire à de la neige, tellement ce blanc, bleui par la nuit finissante, est immaculé...

Manolete est petit, le corps menu. Son visage est celui d'un prince oriental: le nez aquilin, les pommettes hautes, de grands yeux noirs et des cheveux longs et ondulés plus noirs encore.

Lorsqu'il rit ses dents blanches éclatent dans son visage foncé et comme il marche avec son cousin Jaime il rit toujours, car Jaime est drôle. Jaime se plaint, il dit qu'il est trop ivre et fatigué pour marcher ainsi et pour apprécier le panorama que Manolete tient absolument à lui montrer.

Il ajoute qu'il ne voit jamais ça que sous cette lumière, car le jour, il dort. Son seul désir est d'entrer dans le premier bar qui se trouve sur leur chemin, pour prendre un dernier petit café avant d'aller se coucher... Manolete le sermonne en riant. Le timbre de sa voix est étonnamment grave, au point d'en être âpre; la voix de Jaime est blanche comme les murs de la ville, et rauque jusqu'à la cassure. Jaime a peur de se faire jeter encore une fois par sa femme, rentrant comme toujours, avec le jour

Il chantonne tout en marchant des *Letras* d'amour malheureux en soupirant que personne, même pas lui-même, ne croit à sa peine.

Manolete a mis ses lunettes de soleil pour protéger ses yeux de cette première lumière du matin et continue à rire de Jaime.

Ils achètent un journal et Jaime improvise la lecture de leurs horoscopes, *improvise* car il ne voit plus rien... Ainsi marchant ils arrivent au parador "San Nicolás", la place d'où on domine l'Albaicín et qui se trouve en face de l'Alhambra grandiose, majestueuse qui domine toute la ville.

La poésie de cette séquence de déambulation à l'aube dans les ruelles de l'Albaicín, vient de la lumière, de sa beauté sur la plus antique et la plus féerique partie de la ville, mais plus encore de ces deux personnages: leur fine connivence, leur humour, cette manière si spécifique qu'ont les

flamencos de vivre l'enivrement, plus que l'ivresse : dans sa seule innocence, élégants par et au delà d'elle, même leur démarche ne perd pas un instant ni sa grâce ni son aplomb.

(...)

(...)

SEQ. 6 INT.JOUR LOCAL DE RÉPÉTITION MANOLETE

Un pas et un mélange de souffles accélérés accompagnent la marche, puis l'arrivée, au fond d'une venelle, sur une étroite porte.

Dans le même temps un son emplit peu à peu nos oreilles, pareil à une percussion. Vif et précis et chaque fois plus fort au fur et à mesure qu'on s'approche: il s'agit d'un *zapateado*.

La porte est poussée par une main qu'on ne voit pas, apparaît alors une jeune fille en sueur d'une beauté à couper le souffle, racée. C'est Judea, la fille de Manolete. Elle est tellement prise par sa danse ou plus exactement la phrase de zapateado composée par ses pieds véloces, qu'elle semble ne s'apercevoir de rien.

Les arrivants qu'on ne voit toujours pas se sont arrêtés et l'observent.

Les pieds continuent toujours à frapper, pris dans un rythme infernal

MANOLETE OFF

Non. La dernière, !hors rythme!

Immédiatement, toujours en off, on entend la même phrase percussive reprise plus près de nous d'une manière encore plus sèche et précise

Judea éclate dans un sourire aussi blanc que celui de son père, elle est aussi racée et élégante que lui

JUDEA

Papa, perdona! Jaime! Je suis aux prises avec cette *Seguiriya*, elle est imprenable ma parole, elle me rend folle!

MANOLETE OFF

Aurevoir.

JUDEA

Quoi?!

MANOLETE

Je reviens quand tu ne seras plus aux prises... Quand tu l'auras!

JUDEA

Arrête! J ai besoin de toi!

JAIME

Ce n'est pas beau ça, une jeune fille comme ça qui a besoin de son papa?

On voit enfin Manolete, l air faussement sévère

MANOLETE

Mouais... Elle a surtout besoin d un coup de pied au cul, parce que la señorita ne répète pas assez. Ça fait une semaine que je lui ai donné cette phrase, et elle s accroche dessus, elle s emmêle encore les pieds dedans

JUDEA

Manolete, vous êtes injuste: ça fait 3 jours! Et elle est vraiment dure...

MANOLETE

Tout est dur pour ces petits jeunes.(sarcastique) Mais ils veulent qu un théâtre entier les applaudissent, debout.

JUDEA (blessée):

¡Papa! La seule chose que je veux c est arriver un jour à danser la moitié que toi

JAIME (avec une affectueuse ironie)

Primo, ta fille est une artiste, merde...

MANOLETE:

Artiste..., *Aa*artiste... Tout ce qu il faut c est bosser, un travail acharné, de la discipline, après... Après ça ne dépend plus de nous...

En disant ces mots Manolete pénètre enfin dans cette cave toute blanche, peinte comme les rues de l'Albaicín, à la chaux: il traverse l'espace plutôt réduit, le sol est recouvert d'une planche de bois et un miroir couvre tout un mur.

Il s'assoie sur une caisse de Coca-Cola lui tenant lieu de tabouret.

Il enlève ses chaussures et enfile ses bottines de daim noir. Ses pieds sont très petits et les bottines de *bailaor* faites sur mesures, tout spécialement dessinées pour lui, confèrent à ces pieds encore plus de valeur.

Jaime est resté sur le pas de la porte, les bras s'appuyant au chambranle, il balance son corps d'avant en arrière à la façon des enfants. Soudain et il s'exclame:

JAIME:

"*Primo!*,* Je m'en vais, on se voit ce soir... *No me la maltrates mucho!*"
(*Cousin* ne "me" la traite pas trop durement*)

MANOLETE

Et toi aussi tu ferais bien de bosser canaille... Il nous reste 5 jours,

Mais Jaime a disparu si vivement qu'on ne sait pas si il a entendu quoi que ce soit

Manolette enfle un tee-shirt tandis que Judea, face au miroir, reprend sa phrase de pieds avec une énergie qui paraît presque démesurée.

Manolette, de sa voix âpre et ferme l'arrête:

MANOLETE

Laisse ça maintenant, on va travailler les bras.

JUDEA (étonnée)

Et le primo Jaime, il va pas nous chanter?

MANOLETE

Laisse le primo Jaime... Tu le connais, non? Rien ni personne ne peut quoi que ce soit sur lui. Plus on veut le retenir, plus il file le chat... Mais tôt ou tard, au moment nécessaire, comme par magie, il est là, au bon endroit, au bon moment...

Judea a l'air un peu déconcertée

Manolette s'installe derrière elle et ajoute doucement:

MANOLETE (dans un souffle):

Pour le moment on n'a besoin de personne

Répondant au regard interrogateur de sa fille

MANOLETE (avec un ton tranquilisant)

Pas pour l'instant...

Judea sourit, Manolette ne dit pas un mot de plus et l'invite d'un regard à commencer son *braceo* (jeu de bras).

Judea s'exécute et commence à déployer ses bras en un mouvement d'abord insinuant, puis ondoyant. Ils s'élèvent lentement et sa poitrine, elle aussi s'ouvre.

MANOLETE

Eso es, hija! Ces seins! ...tendus vers le haut, comme un soleil!
Comme des cornes de taureau!

Judea sourit pudiquement sans s'interrompre. Elle s'applique. ' Manolete l'observe avec une attention méticuleuse.

MANOLETE (lui effleurant à peine un point du dos)
Et ces reins!

Avec son seul regard -étrange, détaché et intense à la fois-, il désigne les points clefs.

On ne sait pas si c est le père ou le maître qui domine en lui en cet instant. Le maître probablement.

Judea est prise par l'effort et son application se charge de plaisir, on comprend que pour elle ce moment est précieux.

Manolete toujours derrière elle, se place maintenant tout contre elle: il lui replace en un unique geste, les bras puis la tête Ce sont des presque riens de quelques millimètres mais qui changent tout.

Ils s'immobilisent comme un seul être, Judea tendue dans cette perfection. Dans le regard de Manolete on peut lire, enfin!, un peu de chaleur et une satisfaction contenue mais profonde.

SEQ. 7 INT/NUIT CAVE JAIME

Jaime chantonne en ramassant dans sa cave les restes d'une *Juerga*, il balaye les mégots, ramasse des verres épars abandonnés dans les endroits les plus insolites. Il remet à sa place le portrait d'une vieille gitane au regard profond, à l'expression digne: sa mère.

MARINA Off:

Papa! Papa!

Une belle jeune fille entre, elle a les pommettes hautes comme celles de son père. Elle surgit ainsi, fait son apparition : lumineuse. C'est Marina, sa fille aînée, 18 ans.

Elle revient d'une répétition, lui passe un CD avec un petit sourire pudique et en le regardant dans les yeux, mais elle hésite:

MARINA:

... Je ne sais pas si ça va te plaire...

Jaime la prend par la main et s'enfonce avec elle au fond de la cave. Là il introduit le CD dans un appareil. Puis il s'assoie, ferme les yeux et écoute. Marina s'assoie doucement à côté de lui, son visage exprime beaucoup d'expectation.

Il s'agit d'un opéra de musique contemporaine écrit pour deux voix flamencas féminines.

Bientôt, une de ces deux voix, à la fois douce et rauque monte, d'une densité surprenante. Elle est d'une telle maturité que l'on ne comprend pas d'abord qu'il s'agit d'elle, Marina.

Jaime écoute concentré. Quand le thème s'achève, il se tourne vers elle

JAIME

Ce que tu fais toi est très beau.

Silence

JAIME

C'est comment ce truc là..., ce que tu fais?

et il essaye de répéter une des phrases musicale qu'il vient d'entendre.

Il rit parce qu'il n'y parvient pas, malgré l'aide de Marina, il ne trouve pas le ton, ce n'est pas une question d'aigus

JAIME

Chante !

MARINA

La « Aria »

JAIME

Non. La Tona.

MARINA

La Tona?

Silence

MARINA
Celle du Christ?

Jaime acquiesce avec la tête, déjà il a fermé les yeux pour l'écouter

Alors Marina se met à chanter pour lui: on comprend alors qu'il s'agissait bien d'elle dans l'enregistrement, et le contraste entre cette voix mûre et savante et la fraîcheur quasi adolescente de la jeune fille est surprenant. La voix prend de plus en plus de puissance. Marina chante "a palo seco", a capella: c'est une *Tona*.

Jaime l'écoute avec plaisir, perdu, ailleurs

MARINA
Papa!

JAIME
Quoi?

MARINA
À toi!

JAIME
J'ai mal à la gorge...

MARINA
Papa : chante!...

Marina écoute alors Jaime qui s'est décidé à chanter.

La différence d'avec Marina est frappante: non seulement la voix est beaucoup plus cassée mais son chant a une saveur plus antique, plus *rancio*. On comprend aussi que lui ne chante que sous l'impulsion de l'inspiration, qu'il est plus «irrégulier» qu'elle, moins studieux, plus chaotique.

S'il chante maintenant c'est qu'il est donc "a gusto" (en état de plaisir) dans sa cave de l'Albaicín et parce que le chant de sa fille vient de l'inspirer.

Il chante et le regard se perd vers le haut, comme beaucoup de chanteurs flamencos, comme si l'inspiration venait de là haut, on ne sait d'où. Mais le chant, sans aucun doute, est dédié à Marina

Qué es aquello que reluce en medio de los olivares son los ojos de mi niña que se parecen a mi madre	(qu'est-ce donc qui brille au milieu des oliviers ce sont les yeux de ma petite fille qui ressemblent à ma mère)
---	---

Jaime achève son chant avec des *Ay* successifs qu'il pousse en avant et le termine en ramenant ses yeux sur Marina avec un sourire affectueux,

JAIME (à Marina)

Alors *Maestro*, c'est comment ce que je chante?
Je l'ai fait bien ou mal?

MARINA (elle veut feindre le sérieux, mais elle ne peut contenir un magnifique sourire)
Ça peut aller...

Ils rient.

On sent une complicité très forte entre le père et la fille, pleine de tendresse pudique mais aussi ludique: cette inversion des rôles par exemple, alors que c'est de lui qu'elle a tout appris sur le *Cante*, depuis sa toute petite enfance...

À la fois cette complicité semble ne pas être seulement d'ordre filial, on sent tout de suite, une grande liberté dans leur relation, sans doute parce que leur univers et leur passion sont les mêmes et qu'elles non pas d'âges, ce qui abolie les rôles.

On dirait plutôt deux amis qui s'adorent, s'estiment et s'admirent mutuellement, au même degré. Sauf que la fierté qu'éprouve Jaime envers sa fille, est plus évidente encore. On pourrait facilement dire qu' "*il en est dingue*" et plus encore quand elle chante...

(...)

(...)

(...)

SEQ. 11 INT./JOUR SALLE DE RÉPÉTITION MANOLETE

C'est la tête de Beethoven qui s'élève et se rabat suivant un rythme complexe, saccadé, précis. Chaque mouvement est frappé à contre temps avec des pieds que l'on ne voit pas, le visage d'ivoire est austère, tout

comme lest le visage de Manolete qui est en train de frapper le sol avec cette canne -hommage à un autre Maestro, bien plus connu du grand public

A la lumière d'une ampoule nue, on retrouve Manolete qui répète une *Seguiriya*. A ses cotes, silencieux, Jaime et Pepo son neveu, qui n'entreront en action qu'après avoir écouté et vu Manolete avec recueillement.

Manolete ne s'est pas levé, c'est de sa chaise qu'il exécute ces mouvements et frappements de pieds mis en rythme sous le bâton de Beethoven qui lui sert de contre temps et de contre poids.

La virtuosité de ce que fait Manolete en répétition, nous essayerons de la capter, tout comme celle de la Farruca qu'il exécutera plus tard sur scène, avec toute la réceptivité qui me saisie et m'émerveille, je voudrais que la camera soit un instrument de musique de plus.

A la fin de cette répétition intime ou Manolete donne tout, entre maîtrise et possession, il s'arrête, paf, comme s'il venait d'être atteint d'un coup par les laves d'un volcan, comme Pompéi : cette immobilité la, figée, cette immobilité interdite, cette sorte d'immanence qui a envahit l'espace avec Manolete, je voudrais aussi la filmer.

(...)

(...)

(...)

SEQ. 15 EXT/JOUR UN CARMEN DANS LE QUARTIER L'ALBAICIN

Dans un «Carmen» (restaurant avec grande cours d'un à ciel ouvert. Les *Carmenes* sont spécifiques à Grenade), couvert de vigne et de fleurs, face à l'Alhambra, on découvre autour d'une longue table une dizaine de convives: Jaime, sa femme Concha, Marina, Manolete, son frère aîné le grand guitariste Juan Maya «Marote» et son fils Pepe guitariste qui accompagne Manolete à la danse partout, la femme de Manolete, leur petite dernière sublimement belle (si elle avait un rond entre ses arcades sourcilière, ce serait une petite fille qui débarque des indes, selon toute vraisemblance, la patrie d'où sont partis les gitans) Judea, des cousins et divers amis du quartier.

Le repas, comme le reste, s'improvise et on demande des plats au fur et à mesure de l'inspiration et de l'appétit gitan qui est connu pour être particulièrement capricieux. On boit, on parle dans tous les sens; tout d'un

coup une phrase est chantée et des palmas résonnent durant quelques secondes et puis cessent, emportées doucement dans le flot de la conversation et des rires.

«*On a été a gusto... Un petit concert intime. Marina me surprend, il faut qu'elle m'enseigne des trucs...*» cette phrase de Jaime se détache dans le brouhaha. Le petit fils de Marote, de 9 mois est invité à faire des palmas...

La femme de Manolete et celle de Jaime ont vraisemblablement beaucoup de secrets et partent dans des fous rires dont leurs maris sont les spectateurs intrigués.

À la fin du dîner, Jaime et Marina prennent rendez-vous avec Manolete et Judea pour répéter ensemble le lendemain.

(...)

(...)

SEQ. 18 INT. SALLE DE RÉPÉTITION MANOLETE

Manolete et Judea répètent seuls, ils continuent leurs répétitions pour le théâtre.

Ils sont en sueur et leur visage est méconnaissable: on comprend qu'ils viennent de répéter intensément car leurs traits sont tirés. Ainsi unis par l'effort, transformés par la fatigue et la concentration, leur ressemblance est plus frappante encore.

Manolete exécute un dernier tour de rein sec, parfait, et va s'asseoir sur sa caisse de Coca-Cola.

Il prend sa canne à tête d'aigle en argent et commence à frapper sur le sol, pour marquer le rythme en appuyant sur les accents.

MANOLETE

Non Judea, tu l'as pas, recommence!

Judea répète un peu plus lentement sa phrase de pieds, Manolete ralentit les coups mais Judea n'arrive pas jusqu'au bout de la phrase.

Alors son père lui remontre le pas depuis son siège. Judea le répète apparemment bien mais Manolete l'interrompt

MANOLETE

jNon! Écoute

et il martèle à nouveau le rythme avec sa canne en chantonnant de sa voix grave par dessus.

Judea semble découragée, une moue se dessine sur son beau visage orgueilleux mais son père ne lui laisse pas de répit.

Il répète le mouvement de pieds en le décomposant, très lentement tout en respectant le rythme qu'il ne cesse de marquer. Judea recommence une fois de plus.

Apparemment ça va mieux, Manolete, les yeux fixes sur ses pieds la laisse poursuivre et Judea s'élance dans des *vueltas quebradas* (tours «brisés»)

C'est un tour qui part d'une position cambrée, où la tête plonge brusquement en avant sans quitter le miroir des yeux alors que le corps tourne.

Elle s'emballe un peu tandis que Manolete essaye de la retenir dans le tempo. Il lui marque le temps des tours avec sa canne

MANOLETE

¡Una... y dos !

Elle s'exécute, le regard qu'elle se jette dans le miroir est plein de défi.

MANOLETE

Encore une fois: ¡una y dos!

Judea recommence

Manolete s'approche d'elle, lui touche le bas du dos: "Les reins Judea! Les reins, la force est là!"

Judea recommence et s'applique

MANOLETE

Encore!... Doucement!

JUDEA

Tu me tues, maître. Je me rends

MANOLETE

Pas question.

Judea, est à bout de souffle, magnifique dans son épuisement.

JUDEA

J'en peux plus! (Avec un rien d'impudence) Demain, après demain je serai celle que tu veux, maintenant je dois me reposer... D'accord Manolete?

MANOLETE (riant):
Pas d'accord!

Silence, elle essaye de voir s'il est sérieux.
Manolete la prend dans ses bras

MANOLETE
Repose toi maintenant

Puis à son oreille, comme un secret:
Tu as tout ce qu'il te faut...

Il la regarde en silence, grave et joueur en même temps

MANOLETE (dans le même souffle)
...ce tempérament dans le sang, le style dans les os, mais encore une fois
Judea: il ne te manque que du travail! Du travail, tu m'entends?

Elle est comme une petite fille entre ses bras paternels, récupérant son souffle, elle l'écoute avec une entière docilité

MANOLETE
L'humilité et la solitude du travail Judea...
Mais après... tu seras "ma pharaonne"

(...)

(...)

(...)

SEQ. 22 INT./NUIT LOGES THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA

Dans les loges du théâtre de L'Alhambra, un guitariste est penché sur son instrument qu'il est en train d'accorder. Quand il relève la tête on découvre

un gitan assez âgé aux traits racés et sévères: c est donc Juan Maya Marote, le frère aîné de Manolete qui vit de sa guitare depuis l'âge de onze ans. Il est un des guitaristes les plus important de sa génération.

Toute son attention est portée sur les notes de ses cordes et quand son fils Pepe entre dans la loge et le salue, c'est à peine s'il lui répond.

Pepe face au miroir s'est mis torse nu et enfile maintenant une chemise blanche impeccablement repassée. Il passe sa main dans ses cheveux noirs avec une certaine coquetterie puis sort sa guitare de son étui. Pendant ce temps son père a commencé à jouer une *falseta* qu'il interrompt pour s'adresser à son fils

JUAN MAYA "MAROTE"

Revisons celle-là... Elle ne sonne pas encore très bien.

Le père et le fils commencent à répéter.

Dans la loge d'à côté, Marina est en train d'aider Judea à enfiler sa robe de scène: une très belle robe noire à volants.

Pendant ce temps Judea s'observe dans le miroir avec un regard farouche et impitoyable : on dirait que ce miroir est la seule présence qui compte en cet instant et qu'elle poursuit un dialogue secret avec lui.

Elle lisse une fois de plus ses cheveux sur l'arrière et pose ses mains sur ses hanches. Marina a remonté la fermeture éclair jusqu'en haut et Judea commence une série de mouvements dans le miroir comme pour s'échauffer et vérifier encore et encore son image.

Manolete passe alors devant la loge et jette un coup d'oeil par la porte, avec son intransigeance habituelle, il lance à sa fille:

MANOLETE:

Plus ouverts... Plus amples ces bras...

On le suit, il se dirige vers sa loge, croisant dans l'ombre plusieurs individus plus ou moins identifiés: techniciens ou familiaux, dans l'arrière scène, ça circule dans tous les sens.

Manolete s'est installé dans sa loge et a maintenant fermé la porte pour être tranquille.

Face au miroir il commence son maquillage comme un véritable rituel. C'est pour lui un moment de paix, de concentration, un moment où il se

retrouve avec lui-même et où son énergie se recentre avant de sortir sur scène.

Il est nerveux, le trac est inévitable, c'est bon signe aussi, selon lui, qu'il ne l'ait jamais perdu.

MANOLETE

C'est toujours la première fois. Comme quand j'étais gosse, avant de sortir, le trac t'envahie, le jour où je n'aurai plus le trac, je serai fini...

Pendant qu'il dit cela, il fume cigarette sur cigarette.

MANOLETE

Après je me lance... et alors je ne vois plus rien.

Un avertissement sonore annonce le début du spectacle.

SEQ. 23 INT. NUIT SCENE DU THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA

Bientôt le visage d'aigle de Manolete apparaît, il est entré silencieusement et commence sa danse.

Ses gestes sont sobres et énergiques, Juan Maya Marote à la guitare a les yeux fixés sur lui, sur ses pieds qui sont à eux seuls une percussion magnifique.

La connivence entre les deux frères est frappante, on dirait que le guitariste a cette intuition rare pour atteindre cet état de "compénétration" idéal, il donne à son jeu la dimension juste, l'intensité nécessaire pour que Manolete exécute une farruca mémorable : ses mouvements sont hiératiques, comme retenus, ses bras sont des épées tranchant l'air.

Dans la pénombre de la scène, sa solitude semble immense. Le silence du public est total.

La majesté de cet homme exécutant cette danse est extra ordinaire, ce qu'il fait est d'une dimension presque surhumaine et difficile à décrire, on pourrait parler d'art sacré...

Il est à la fois d'une précision hallucinante, d'une présence presque intenable pour le spectateur sensible, réceptif, renvoyé à des profondeurs insondables, et complètement ailleurs.

La musicalité de ses pieds est prodigieuse, passant par des nuances dont il est difficile de capter toute l'amplitude. La sobriété de ses gestes de la pointe du pied à la pointe de ses cheveux, sa subtilité, puis ce contrôle de chaque mouvement. Pourtant ce sont les mouvements qui semblent le porter, emporter tout.

Voilà, c'est le mystère Manolete auquel je veux rendre hommage, et c'est à travers lui le mystère du flamenco, des musiques millénaires...

La salle est debout et Manolete disparaît derrière le rideau en triomphe, saluant humblement et simplement d'une main levée, tout en lui est élégance, jusqu'au bout...

À présent, dans le noir complet, une voix se lève peu à peu, cette voix unique... Oui, c'est la voix de Jaime qui monte dans la pénombre: peu à peu il devient silhouette puis, c'est lui : seul sur scène, ce qu'il chante?

Un Martinete.

Sa voix plus éraillée que jamais brûle sa gorge mais atteint le cœur de l'obscurité par sa douleur et sa dignité, cette voix de l'ombre nous envoûte, elle est reçue dans le silence magnétique de ceux qui recueillent et partagent ce moment mémorable.

Auprès de Jaime apparaît à pas de velours Marina, alors clairement il lui cède la place comme il le fait dans la vie, il passe une main bienveillante sur son épaule et se tient là, immobile, juste derrière elle, derrière les lumières. Son écoute, sa concentration ainsi que son effacement semblent la source du chant de sa fille, la beauté de cette voix qui s'élève. Peu à peu elle atteint elle aussi un dépouillement et un don de soi exceptionnel, plus fragile, se risquant hors de sa technique, de ses facultés habituelles, de sa si jeune "maestria", afin de pouvoir, comme son père accueillir le *duende* cher à la ville et à la nuit de Grenade.

En face l'Alhambra veille elle aussi, plus majestueuse que jamais sous la lune.

(...)

(...)

(....)